



Viridiana

Viridiana
de Luis Buñuel

Fiche technique

Espagne - 1961 - 1h30

N. & B.

Réalisateur :

Luis Buñuel

Scénario :

Luis Buñuel

Julio Alejandro



Fernando Rey et Silvia Pinal

Musique :

Le Messie de Haendel

Requiem de Mozart

Interprètes :

Silvia Pinal

(Viridiana)

Fernando Rey

(Don Jaime, son oncle)

Francisco Rabal

(Jorge, son fils)

Margarita Lozano

(Ramona, la servante)

Victoria Zinny

(Lucia, la fiancée de Jorge)

Teresa Rabal

(Rita, la fille de Ramona)

Résumé

Une jeune novice, Viridiana, est appelée au chevet de son oncle malade. Quelques jours plus tard, celui-ci lui demande de l'épouser. Elle refuse. Alors il la drogue et lui fait croire, le lendemain matin, qu'il l'a possédée. Elle s'enfuit, mais elle n'a pas encore quitté le village qu'elle apprend que son oncle s'est pendu. Elle décide alors de ne plus rentrer au couvent et de se consacrer à la charité...

Critique

Enfin vint Buñuel. Les retrouvailles de Luis et de sa terre natale, après trente ans d'absence, ont donné le film le plus explosif du festival et, pour moi, le meilleur de son auteur. (...) Il s'agit d'abord d'une violente satire politique et sociale contre l'Espagne d'aujourd'hui. Il s'agit ensuite d'illustrer cette morale individualiste que Buñuel, depuis son premier film, expose sans se lasser.

La signification symbolique du film, sur le plan politique, n'est pas très difficile à saisir. Les mendiants représentent le peuple espagnol qu'une religion paternaliste laisse crouler dans la misère et que des capitalistes exploitent sans vergogne. Il y a une scène qui précise exactement la pensée de Buñuel, un montage parallèle entre les mendiants qui récitent l'Angélus et les travailleurs qui reconstruisent le domaine. Et la fin même du film dépasse le simple plan érotique, pour signifier que le capitalisme se sert de la religion et du peuple pour sa propre satisfaction. Mais, sur le plan de sa morale personnelle,

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

Buñuel nous donne le film le plus puissant qu'il ait jamais réalisé. Jamais le blasphème contre la religion et les tabous sexuels n'ont été poussés aussi loin. Il y a même certaines images qui, réalisées par d'autres, passeraient pour de la pornographie. Nous avons droit ainsi au coucher de la religieuse, puis au coucher de la mariée, puis au désir de la petite fille, dans un climat de démente érotique absolument incroyable. Je ne parle pas de toutes ces images profanatoires, comme le crucifix qui est en réalité un canif ou la couronne d'épines que l'on fait brûler, etc. Pour Buñuel, la liberté ne peut être que totale et se doit de dénoncer avec violence et cruauté toutes les hypocrisies. Le bien comme le mal sont des notions fausses. D'où une volonté perpétuelle d'ambiguïté. Chaque action est à la fois bonne ou mauvaise, selon l'angle sous lequel on veut se placer, et elle n'est jugée l'une ou l'autre, que parce qu'on obéit à des critères pré-établis. En réalité, toute action est, et si elle est, c'est qu'elle doit être. Le bien et le mal sont des notions religieuses et, plus particulièrement, chrétiennes. Or le Christ est, de nos jours, inutile. C'était déjà le sens de **Nazarin**, mais, dans **Viridiana**, cela est dit avec une violence et une intensité encore accrues. Reste maintenant à juger le film. Hélas ! je serai un peu moins enthousiaste que beaucoup de mes confrères. Buñuel est un auteur, mais n'est pas un metteur en scène ou, si l'on préfère, il ne l'est que par intermittence. Il est trop attaché au symbolisme pour s'effacer devant les choses. Ce qui explique cette lourdeur dans la façon de détacher certains détails, pour les mettre en relief. Et, dès qu'il n'a pas une scène démente et onirique à développer, il devient gauche et souvent ennuyeux. C'est ainsi que le milieu de **Viridiana** est d'une lenteur désespérante. Chaque plan pèse une tonne. Et, soudain, à partir du repas des mendiants, nous passons dans un autre monde. Tout devient irréel, léger, aérien. Le grotesque à la Goya touche au subli-

me. Le laid se change en beau. Cette scène restera comme l'une des plus étonnantes réussites de cinéma poétique et délirant. Ne serait-ce que pour elle, on pardonne à l'auteur les nombreuses insuffisances de son œuvre.

Jean Douchet

Cahiers du Cinéma n°126 Juin 1961

Viridiana n'est pas un des meilleurs Buñuel mais ceux qui (c'est mon cas) mettent l'auteur de **Nazarin** à l'un des tout premiers rangs y trouveront des voluptés qu'il est le seul à dispenser. Je ne parle pas de ce bestiaire buñuelien qui va de la tarentule au scorpion en passant (entre autres) par la poule domestique et le crapeau, je ne parle même pas de ces pieds et de ces chaussures qui le hantent, je pense à ces séquences féroces et fascinantes qui peuplent ses films (meurtres, viols, cauchemars, etc.) et qu'il est le seul à pouvoir se permettre sans jamais tomber dans le ridicule ou le graveleux. Ici il nous offre un morceau de choix, une scène d'ivresse orgiaque d'un groupe de mendiants dignes de Zurbaran, séquence dont le clou mérite la peine d'être raconté. L'un des membres de cette pittoresque et inquiétante compagnie, une femme, annonce qu'elle va faire une photographie : tous se massent alors sur l'un des côtés de la longue table en un groupe sculptural et figé qui évoque irrésistiblement la Cène : et pour prendre la «photo», la femme relève ses jupes en un geste obscène qui déclenche les rires homériques des ivrognes surexcités. Ce qui fait pour moi le prix d'une telle scène, ce n'est pas son aspect blasphématoire pas plus que sa truculence un peu facile ; mais c'est le *génie* (je pèse mes mots) de Buñuel qui apparaît dans un tel instant où tout laisse pantois : l'originalité de la trouvaille, la violence inouïe de son contenu «moral», la beau-

té saisissante de l'image qu'elle suscite (la Cène) et l'aisance hautaine et triomphale avec laquelle Buñuel piétine tout ce qui passe pour respectable.

Il faut voir encore avec quelle virulence narquoise il caricature certains principes chrétiens («Il faut pécher pour mieux se repentir après», dit un des mendiants, l'œil libidineux), avec quelle corrosive ironie il monte en parallèle les mendiants absorbés dans un Angélus borborgmique et des images-chocs d'ouvriers au travail. (...)

Film splendide (visuellement) et démentiel, accompagné dans ses débordements par une partition de cantates de Bach et de Haendel (l'orgie, par exemple, se déroule aux accents du célèbre Alléluia), **Viridiana** prend une place de choix dans la lignée des films-fous de Buñuel, toujours semblables et toujours différents.

Marcel Martin

Cinéma n°57 Juin 1961

C'est l'un des films les plus surréalistes et les plus fous de l'auteur de **L'âge d'or** et l'un des plus lumineusement révélateurs quant à sa morale et à son humanisme. Il faut souligner d'autre part le caractère extrêmement *visuel* du film, à la fois par l'abondance des trouvailles d'expression (dont bon nombre se placent directement dans la tradition surréaliste), mais aussi par la beauté plastique de l'ensemble tout autant que par la simplicité souveraine et la *nécessité* de la mise en scène. (...)

Seul Buñuel peut se permettre de traiter un sujet aussi rocambolesque et aussi délirant sans tomber dans le ridicule ou le graveleux. Chez lui, la violence incroyable du trait s'accompagne d'une étonnante pudeur d'expression. Ceux qui sont choqués devant ses films ne peuvent l'être par ce qu'il montre, qui reste toujours dans les limites de la décence

au sens habituel du terme, mais par ce que ces situations et ces images impliquent de vigueur corrosive et destructrice sur le plan moral. Buñuel ne recherche pas le scandale, il l'a maintes fois proclamé. Mais il exprime dans chacun de ses films un certain nombre de constantes éthiques qui définissent le *moraliste* qu'il est. C'est-à-dire un homme qui revendique la liberté psychologique et morale pour l'individu et qui pour cela croit devoir lutter sans relâche contre tout ce qui restreint l'autonomie et les possibilités d'épanouissement : les tabous religieux, l'intolérance morale, l'obscurantisme social et tout ce qui en découle, fanatisme, pharisaïsme, hypocrisie, superstition, sont sans cesse battus en brèche dans ses films et qu'on se souvienne d'**El**, de **La vie criminelle d'Archibald de la Cruz**, de **Cela s'appelle l'aurore** de **La mort en ce jardin** et de **Nazarin**.

Lorsqu'il met en scène la violence, ce n'est pas par complaisance, c'est parce qu'elle est une triste réalité et parce qu'il entend montrer que les hommes ne sont pas méchants par nature mais du fait que la société, avec ses injustices et son culte de la force, les y oblige : qu'on se souvienne de **Los olvidados**, d'**El bruto**, de **La fièvre monte à El Pao**, de **La jeune fille**.

Les deux thèmes dramatiques essentiels de **Viridiana** sont ceux de la violence et de la superstition religieuse. Les mendiants sont si méchants qu'on pense à la fameuse apostrophe de **La traversée de Paris** : «Salauds de pauvres !» A la gentillesse charitable de **Viridiana**, ils ne répondent que par la querelle, la violence ou le blasphème. Mais (de même qu'Autant-Lara), Buñuel ne cache pas que ces pauvres sont ainsi parce que leur condition fait d'eux des parias et que la jungle sociale dans laquelle ils vivent ne leur permet pas de s'offrir le luxe de la politesse, de la correction et de l'élégance. (...)

Faut-il être buñuélien pour aimer Buñuel ? Sans doute, et je ne crois pas

qu'on puisse vraiment aimer ses films sans être d'accord avec ses idées. Peut-on les admirer, du moins ? Peut-être, encore que la sympathie doit jouer pour que soient compris sa vraie grandeur et comment son cynisme et sa cruauté apparents cachent en réalité une lucidité réelle et une profonde confiance en l'homme. Buñuel n'est pas un anarchiste

assoiffé de destruction ni un gamin rageur trop heureux de piétiner les joujoux intellectuels de ses voisins. C'est un grand moraliste *social* qui ne se fait pas d'illusions sur la nature humaine mais qui a compris et nous fait comprendre (tout comme Brecht) que des hommes sont trop souvent gangrenés par leurs conditions de vie et qu'il faut réformer la société avant de pouvoir espérer transformer les hommes. En ce sens il est authentiquement révolutionnaire et c'est pourquoi il inquiète tant les bien-pensants et les fait crier au scandale et au blasphème alors que cet optimiste chaleureux est un champion de la liberté et de la dignité humaines.

P.S. - La critique catholique a tenté d'«annexer» Buñuel au moment de la sortie de **Nazarin**. Une telle opération s'avère absolument impossible avec **Viridiana** dont le message ne comporte pas la moindre ambiguïté. Le film s'est attiré les foudres de l'Osservatore romano et il est interdit en Espagne. En outre, les autorités espagnoles se sont livrées à de fortes pressions pour empêcher la sortie du film à l'étranger : elles ont réussi pendant plusieurs mois à en retarder la sortie parisienne

Marcel Martin
Cinéma n°65 Avril 1962

Le réalisateur



Réalisateur mexicain d'origine espagnole, 1900-1983.

Formé par les jésuites puis à l'université de Madrid, où il fonda en 1920 un ciné-club, il vient à Paris étudier à l'Académie du cinéma. Il est assistant de Jean Epstein pour **Mauprat** et **La chute de la maison Usher**. Associé au peintre Salvador Dali, il tourne un court métrage, **Un chien andalou**, qui fait sensation (main pleine de fourmis, œil coupé au rasoir scènes érotiques). Le scandale vient avec **L'âge d'or**, chef-d'œuvre du cinéma surréaliste. Parlant du **Chien andalou**, Buñuel écrivait : «La foule imbécile a trouvé beau ou poétique ce qui, au fond, n'est qu'un désespéré, un passionné appel au meurtre.» Aucune inquiétude à avoir avec **L'âge d'or**, placé sous le patronage de Sade et de Lautréamont. Une œuvre subversive que symbolisait la scène du tombereau et une exaltation de l'amour fou. L'Action française vint manifester lors des projections et le film fut interdit par la censure. **Las Hurdes**, qui suivit, était un terrifiant documentaire sur les paysans d'un petit village voués à l'ignorance et à la misère. Entre 1933 et 1935, Buñuel travaille pour des compagnies américaines. La guerre civile qui éclate en Espagne le bouleverse. Il collabore à un documentaire pro-républicain, **Madrid 36**, puis passe aux Etats-Unis. Les projets qu'il élabore à Hollywood n'aboutissent pas et il se voit contraint d'accepter des besognes alimentaires.

En 1947, il est au Mexique. Il reprend une

activité de réalisateur. **Los olvidados**, présenté à Cannes, rappelle qu'il est toujours un grand réalisateur. **EI** et **Archibald de la Cruz**, ses meilleurs films mexicains sont pleins de références à Sade, à la religion, à la bourgeoisie évoquant **L'âge d'or**. Buñuel n'a pas changé. **Subida al cielo** est un film surréaliste. **Nazarin** marque l'apogée de la période mexicaine de Buñuel, dont on retiendra aussi les adaptations de **Robinson Crusoe** (les fantasmes sexuels n'y sont pas éludés) et des **Hauts de Hurlevent** au sombre romantisme.

Un bref retour en Espagne avec **Viridiana**. On ne comprendra jamais comment le gouvernement de Franco a pu autoriser la production de ce film dont les clochards, dans un plan fameux, parodiaient la Cène. Le film fut finalement interdit en Espagne. La dernière période de l'œuvre de Buñuel est surtout marquée par sa collaboration avec Jean-Claude Carrière. Films d'une forme plus classique, adoptant souvent le principe d'une suite de sketches et tournant souvent à la pochade. Quel meilleur exemple que **Cet obscur objet du désir**, où Buñuel fait voler en éclats le thème du roman de Pierre Louÿs, *La femme et le pantin* ? Le personnage de Conchita est joué par deux actrices qui ne se ressemblent pas, l'une à visage de madone, l'autre terriblement sensuelle. Les situations n'aboutissent pas ou s'achèvent sur une pirouette (le sac de jute, l'explosion finale...). On a l'impression, notait un critique, que Buñuel s'amuse de bout en bout dans ce film. En réalité, ne nous y trompons pas, les savoureux dialogues de **La voie lactée** (Julien Bertheau, en maître d'hôtel discutant du problème de la grâce en préparant ses tables), les fantasmes érotiques de Catherine Deneuve dans **Belle de jour**, la satire des conventions bourgeoises dans **Le charme discret : L'âge d'or** est toujours là. Rarement une œuvre aura offert autant d'unité.

Jean Tulard
Guide des films

Filmographie

| | |
|--|------|
| Un chien andalou | 1928 |
| L'âge d'or | 1930 |
| Las Hurdes Terre sans pain | 1932 |
| Madrid 36 | 1936 |
| Gran Casino | 1946 |
| El gran Cavalera | 1949 |
| Los olvidados Les réprouvés | 1950 |
| Susana Suzanne la perverse | |
| La Hija del engaño Don Quintin | 1951 |
| Una mujer sin amor Une femme sans amour | |
| Subida al cielo La montée au ciel | |
| El bruto L'enjôleuse | 1952 |
| Robinson Crusoe Robinson Crusoe | |
| EI Tourments | |
| Cumbres borrascosas Les Hauts de Hurlevent | |
| La ilusion viaja en tranvia On a volé un tram | 1953 |
| El rio y la muerte Le rio de la mort | 1954 |
| Ensayo de un crimen La vie criminelle d'Archibald de la Cruz | 1955 |

Cela s'appelle l'aurore

| | |
|--|------|
| La mort en ce jardin | 1956 |
| Nazarin | 1958 |
| La fièvre monte à El Pao | 1959 |
| The Young One La jeune fille | 1960 |
| Viridiana | 1961 |
| El angel exterminador L'ange exterminateur | 1962 |
| Journal d'une femme de chambre | 1963 |
| Simon del desierto Simon du désert | 1965 |
| Belle de jour | 1966 |
| La voie lactée | 1969 |
| Tristana | 1970 |
| Le charme discret de la bourgeoisie | 1972 |
| Le fantôme de la liberté | 1974 |
| Cet obscur objet du désir | 1977 |

Documents disponibles au France

Dossier du France : Luis Buñuel, Don Luis Buñuel, collection 7Art, Luis Buñuel, collection Cahiers du Cinéma,